

S É Q U E N C E 3

LA NOUVELLE FANTASTIQUE

Alain Grandjean
Fabio di Giacomo

F I C H E S 1 À 17

Etapes	Buts	Activités	Matériel
Mise en situation	<ul style="list-style-type: none"> Découvrir certaines grandes caractéristiques du genre fantastique Produire un scénario de nouvelle fantastique Décider d'un projet d'écriture pour la classe 	<ul style="list-style-type: none"> Observation et classement de couvertures, discussion à partir d'une liste de titres, d'affiches de cinéma, ou de documents trouvés sur le WEB Lecture dirigée de deux nouvelles complètes Lecture d'autres nouvelles avec production d'un résumé oral Production de scénarios 	<ul style="list-style-type: none"> fiches 1 à 3
Production initiale	<ul style="list-style-type: none"> Rédiger une nouvelle fantastique courte (environ 2-3 pages) selon les caractéristiques découvertes dans la mise en situation Analyser les textes produits 	<ul style="list-style-type: none"> Rédaction d'une nouvelle fantastique (production individuelle) Analyse critique, en groupes ou par deux, des textes produits 	<ul style="list-style-type: none"> fiche 4
Module 1 Le début et la fin de la nouvelle	<ul style="list-style-type: none"> Comprendre l'importance de l'incipit dans la nouvelle fantastique Saisir les caractéristiques de la fin d'une nouvelle fantastique Produire un début et une fin de nouvelle adéquats au genre 	<ul style="list-style-type: none"> Observation de débuts variés Observation des fins de nouvelles et recherche des caractéristiques Rédaction de la fin d'une nouvelle donnée Rédaction de début et de la fin d'une nouvelle donnée Comparaison avec les textes originaux (Variante : imitation d'une nouvelle) 	<ul style="list-style-type: none"> fiches 5 à 9
Module 2 Les indices du fantastique	<ul style="list-style-type: none"> Reconnaître et utiliser des indices de fantastique dans une description 	<ul style="list-style-type: none"> Rédaction d'un portrait réaliste à partir d'une photo passeport Lecture du portrait d'un personnage de nouvelle fantastique et recherche des indices du fantastique Transformation du portrait réaliste produit en portrait fantastique (Variante : même type d'activités, à partir d'une carte postale, pour la description d'un paysage) 	<ul style="list-style-type: none"> fiches 10 et 11
Module 3 L'expression de la peur	<ul style="list-style-type: none"> Traduire le malaise, la peur d'un personnage Construire une progression 	<ul style="list-style-type: none"> Relevé dans un texte d'auteur des notations concernant les perceptions, les sentiments, les réactions du personnage Observation des effets de progression Recherche sur les différents mots désignant le sentiment de peur Intégration dans un récit de notations relatives aux sentiments, sensations, réactions d'un personnage 	<ul style="list-style-type: none"> fiches 12 et 13
Module 4 L'expression de l'incertitude	<ul style="list-style-type: none"> Repérer et utiliser ce qui, dans un texte, produit l'incertitude 	<ul style="list-style-type: none"> Classement d'énoncés selon qu'ils sont certains ou non Repérage d'un éventail de marques permettant d'exprimer l'incertitude Etablissement d'une synthèse des éléments vus Insertion des marques d'incertitude dans un court fragment 	<ul style="list-style-type: none"> fiches 14 à 16
Production finale	<ul style="list-style-type: none"> Mettre en œuvre les apprentissages effectués au cours de la séquence 	<ul style="list-style-type: none"> Réécriture de la production initiale 	<ul style="list-style-type: none"> fiche 17 tout le matériel utilisé au cours de la séquence grille d'évaluation

- Prenez connaissance des couvertures de livres reproduites aux pages suivantes.
- Classez ces couvertures dans le tableau en mettant une croix dans le genre correspondant.

TEXTES DE	GENRE			
	Science-fiction	Fantastique	Aventure	Policier
1. F. Kafka				
2. J. Verne				
3. R.L. Stevenson				
4. R. Bradbury				
5. A. Christie				
6. F. Warrington				
7. S. Wul				
8. G. Leroux				

3

- Expliquez ce qui vous a aidés dans votre classement.

Franz Kafka La métamorphose

Traduit de l'allemand par Alexandre Vialatte

Un matin, au sortir d'un rêve agité, Grégoire Samsa s'éveilla transformé dans son lit en une véritable vermine. Il était couché sur le dos, un dos dur comme une cuirasse, et, en levant un peu la tête, il s'aperçut qu'il avait un ventre brun en forme de voûte divisé par des nervures arquées. La couverture, à peine retenue par le sommet de cet édifice, était près de tomber complètement, et les pattes de Grégoire, pitoyablement minces pour son gros corps, papillaient devant ses yeux.

« Que m'est-il arrivé? » pensa-t-il. Ce n'était pourtant pas un rêve...

Franz Kafka, né à Prague en 1883, mort en 1924, est l'auteur, notamment, du *Procès*, du *Château*, de *La Colonie pénitentiaire*, de *La Muraille de Chine*.

Illustration d'Eugène Darnet

folio

ISBN 2-07-036074-1 A 36074 catégorie 1



9 782070 360741

Kafka La métamorphose



folio

Texte intégral

2

FOLIO JUNIOR ÉDITION SPÉCIALE

« Je parie vingt mille livres que je ferai le **tour de la terre** en quatre-vingts jours ou moins. » Ainsi s'adressait **Phileas Fogg**, en cette soirée du 2 octobre 1872, à ses compagnons du Reform-Club de **Londres**.

PASSEPARTOUT ET PHILEAS FOGG

Et le voilà parti avec son domestique Passepartout. Le gentleman **anglais**, avare de paroles, précis comme une mécanique, et le **Français**, vif, malin et bavard, s'accordent à merveille ! Mais nombreux sont les **périls** qui les attendent sur la route des Indes, de la Chine et des Amériques...

ELLES SONT GÉNÉRALEMENT MAUVAISES, CES MERS DE CHINE...

DE SAN FRANCISCO À NEW YORK : 7 JOURS.

à partir de 11 ans

AVEC 32 PAGES
ÉDITION SPÉCIALE
POUR EN SAVOIR PLUS

Illustrations : James Prunier

A 51436 catégorie 5
ISBN 2-07-051436-6

9 782070 514366

FOLIO JUNIOR ÉDITION SPÉCIALE

« Ce n'était pas seulement impossible, c'était insensé ! »

Jules Verne

LE TOUR DU MONDE EN QUATRE-VINGTS JOURS

FOLIO JUNIOR

FOLIO JUNIOR ÉDITION SPÉCIALE

Tout va changer dans la vie du jeune **Jim Hawkins** le jour où le « capitaine », un vieux **forban** taciturne et grand amateur de rhum, s'installe dans l'auberge de ses parents, à « **L'Amiral Benbow** ». Jim comprend vite que cet étranger n'est pas un client ordinaire. En effet, lorsqu'un effrayant **aveugle** frappe à la porte de l'auberge **isolée**, apportant au marin la **tache noire** symbole des **pirates** et synonyme de mort, la chasse au **trésor** a déjà commencé !

“ VOUS FEREZ UN MOUSSE DE PREMIER ORDRE, HAWKINS ”

LE **JOLLY ROGER**, TERRIBLE PAVILLON NOIR DES PIRATES !

A L'ASSAUT DE L'ÎLE ET DU TRÉSOR !

AVEC 32 PAGES
ÉDITION SPÉCIALE
POUR EN SAVOIR PLUS

à partir de 10 ans

A 51350 catégorie 5
ISBN 2-07-051350-5

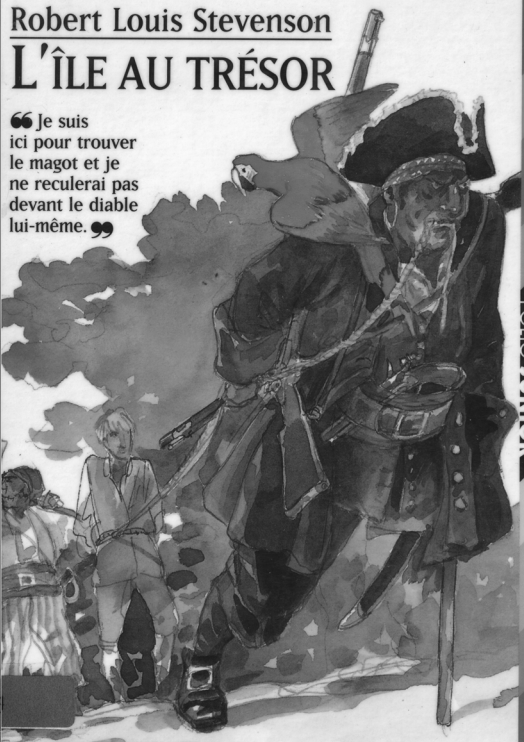
9 782070 513505

Illustrations : François Place

FOLIO JUNIOR ÉDITION SPÉCIALE

Robert Louis Stevenson
L'ÎLE AU TRÉSOR

“ Je suis ici pour trouver le magot et je ne reculerai pas devant le diable lui-même. ”



FOLIO JUNIOR

3

3

FOLIO JUNIOR ÉDITION SPÉCIALE

En 2055, une agence de voyages dans le temps organise une chasse au **Tyrannosaure**, le Lézard du Tonnerre, sa mâchoire **meurtrière**, ses dix tonnes de chair, d'écailles et de sang... Pour les chasseurs, une seule proie et une **règle absolue** : ne rien détruire, ni animal, ni plante, dont la disparition pourrait mettre en **péril** l'existence d'une **espèce future**. Une erreur et le cours de l'Histoire serait inéluctablement changé, bouleversant le destin de l'humanité...

“ LA BOUCHE BÉANTE LAISSAIT VOIR UNE RANGÉE DE DENTS ACÉRÉES COMME DES POIGNARDS. ”

DANS SA MAIN, LE FUSIL LUI SEMBLAIT UNE ARME D'ENFANT.

AVEC 32 PAGES
ÉDITION SPÉCIALE
POUR EN SAVOIR PLUS

à partir de 11 ans

A 51364 catégorie 5
ISBN 2-07-051364-5

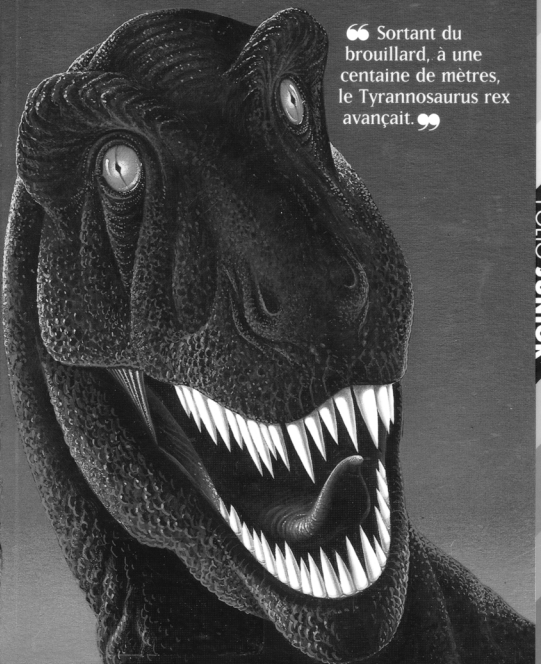
9 782070 513642

Illustrations : C. Broutin / H. Galeron

FOLIO JUNIOR ÉDITION SPÉCIALE

Ray Bradbury
UN COUP DE TONNERRE

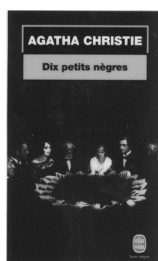
“ Sortant du brouillard, à une centaine de mètres, le Tyrannosaurus rex avançait. ”



FOLIO JUNIOR

4

3



En a-t-on parlé de l'Île du Nègre!

Elle avait, selon certains bruits, été achetée par une star hollywoodienne. Quelques journaux avaient insinué que l'Amirauté britannique s'y livrait à des expériences ultra-secrètes. On avait aussi parlé d'un riche Yankee... Bref, quand ils reçurent – sans savoir de qui – cette invitation à passer des vacances à l'Île du Nègre, tous les dix – du juge au play-boy en passant par la secrétaire – accoururent. Mais, à l'Île du Nègre, l'hôte mystérieux était absent et, dès le premier soir, un disque était placé sur le gramophone, les accusant chacun d'un crime. La panique s'empara des invités...

Écrit en 1940, ce chef-d'œuvre est sans doute le plus lu de tous les romans policiers : l'édition française a déjà très largement dépassé les deux millions d'exemplaires.

Postface de François Rivière.



30/0954/5

PRIX TC
30 FF

Couv. Hulton Getty. © Foreman-Stone Image, Paris.



Texte intégral

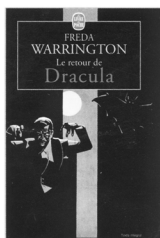
5

AGATHA CHRISTIE

Dix petits nègres



6



Sept ans après la mort du vampire Dracula, Mina et Jonathan Harker, accompagnés du professeur Van Helsing, retournent en Transylvanie pour s'assurer que la malédiction est bien levée. Ils y font la connaissance du professeur Kovacs et de sa nièce Elena. Cependant que Kovacs met Van Helsing sur la piste de la mystérieuse Scholomance, ou «école des vampires», Mina, séduite par Elena, l'engage comme gouvernante et la ramène en Angleterre.

Et c'est ainsi que l'ombre malfaisante du comte Dracula va de nouveau s'étendre, des sombres montagnes des Carpates aux brumes de l'abbaye de Carfax...

Pour donner une suite au chef-d'œuvre de Bram Stoker, Freda Warrington a su retrouver le style évocateur des grands écrivains de fantastique du siècle dernier. Au fil d'un récit formé de lettres et d'extraits de journaux intimes, elle multiplie les péripéties, jouant sur tous les registres du suspense et de l'épouvante. Une réussite qui comblera les passionnés du mythe de Dracula.



31/4632/1

Code prix **LP 10**

Dépôt légal Impr. 3423D Edit. 4073 - 04/1999

Couv. Dracula, Everett Collection, New York. © Rue des Archives.



FREDA
WARRINGTON
Le retour de
Dracula



Texte intégral

FOLIO JUNIOR ÉDITION SPÉCIALE

Dans la tribu de **Thôz**, le Vieux a décidé de tuer l'enfant noir. Simplement parce qu'il gêne, parce qu'il est différent des autres. Alors **l'enfant noir** s'enfuit. Il s'enfuit vers **Niourk**, l'ancienne ville de New York où ne subsistent plus que des **ruines** et d'étranges mécanismes. Sur cette Terre ravagée par un **cataclysme**, l'enfant noir doit faire alliance avec un ours et combattre de monstrueuses pieuvres mutantes. Grâce à elles, il acquiert une intelligence fabuleuse, des **pouvoirs** multipliés. Quand il revient vers sa tribu, l'enfant noir est devenu l'égal d'un **dieu**...

ING 3 ET CAPT 4 VENUS DE L'ESPACE ET PERDUS, EUX AUSSI, DANS NIOURK.

MALGRÉ LA MENACE DU SERPENT, L'ENFANT NOIR S'EST SAISI DU "TUBE DES DIEUX".

L'OURS, PROTECTEUR DE L'ENFANT NOIR.

à partir de 11 ans

A 51345 catégorie 5
ISBN 2-07-051345-9

AVEC 32 PAGES
ÉDITION SPÉCIALE
POUR EN SAVOIR PLUS

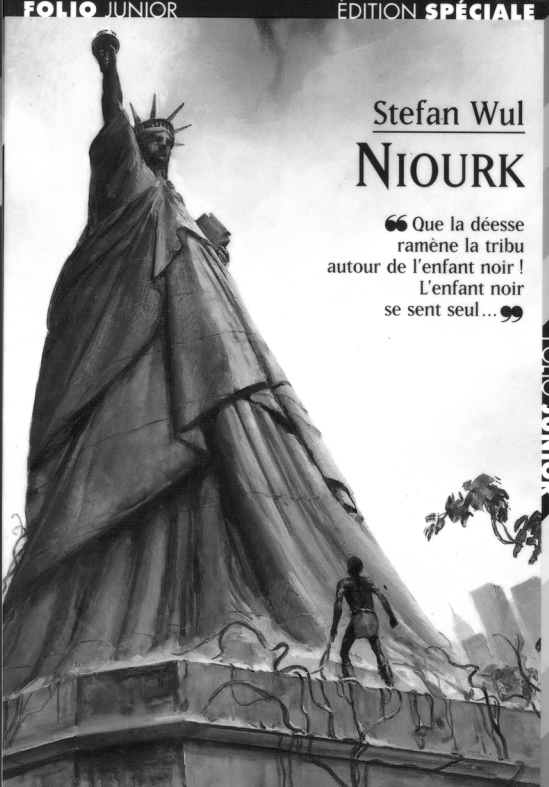
Illustrations : J. Prunier / V. de la Fuente

FOLIO JUNIOR

FOLIO JUNIOR ÉDITION SPÉCIALE

Stefan Wul
NIOURK

“ Que la déesse ramène la tribu autour de l'enfant noir ! L'enfant noir se sent seul... ”




FOLIO JUNIOR

7

3

8



ROULETABILLE
LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE JAUNE
Gaston Leroux

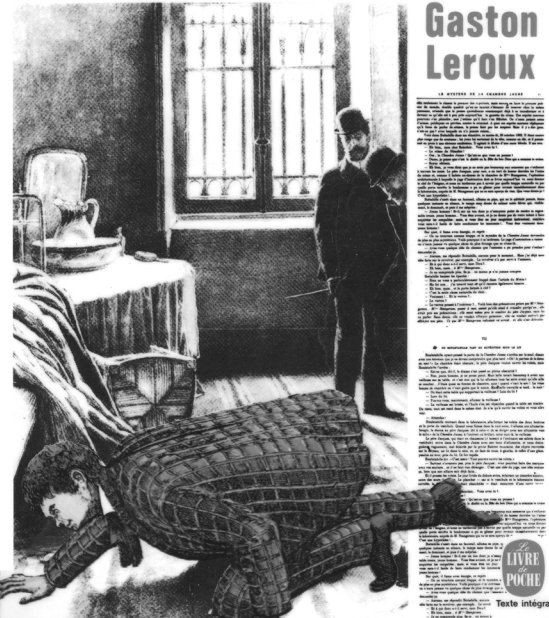
La porte de la chambre fermée à clef « à l'intérieur », les volets de l'unique fenêtre fermés, eux aussi, « à l'intérieur », pas de cheminée...

Qui a tenté de tuer Mlle Stangerson et, surtout, par où l'assassin a-t-il pu fuir de la chambre jaune ?

C'est le jeune reporter Rouletabille, limier surdoué et raisonnant par « le bon bout de la raison, ce bon bout que l'on reconnaît à ce que rien ne peut le faire craquer », qui va trouver la solution de cet affolant problème aux termes d'une enquête fertile en aventures et rebondissements.

Tenant en haleine le lecteur de la première à la dernière page, *Le Mystère de la chambre jaune* est devenu un classique du roman criminel.

ROULETABILLE
LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE JAUNE
Gaston Leroux



Code prix **LP 7**

9 782253 005490 30/0547/7

Dépôt légal Impr. 5628-5 Edit. 5231 - 7/1987 *Faucheux / Dessin de Michel Siméon*

LIVRE POÛCHE
Texte intégral

S'exprimer en français, Volume IV © Corome/De Boeck, 2001

- Lis la nouvelle d'Henri Gougaud qui se trouve aux pages suivantes.
- Complète ensuite les rubriques ci-dessous.

Titre de la nouvelle _____

Epoque et lieu (de manière générale) _____

Personnage dont la vie est perturbée _____

Structure de l'histoire (en résumé) _____

• Situation initiale : _____

• Complication : _____

• Action, péripéties : _____

• Résolution : _____

• Situation finale : _____

Façon de raconter l'histoire _____

• Narrateur : _____

• Temps utilisé pour marquer le déroulement des événements : _____

• Constat concernant l'endroit où la situation finale est présentée dans le texte : _____

LA FENÊTRE D'EN FACE

Henri Gougaud

Avant que le vent ne la froisse, avant que la pluie ne l'aveugle, peut-être trouvera-t-on cette lettre que je lancerai par la fenêtre, comme un oiseau délivré, une fois dite mon aventure. Je ne me fais pas d'illusions : je sais qu'elle est incroyable. Je suppose même, quand elle sera connue, que l'on pourra douter de mon existence palpable. Or, à l'honnête homme dont la raison ébranlée exigera des preuves, je veux dire ceci : si vous ne craignez pas les certitudes vertigineuses, montez au septième étage, numéro huit, rue Paradis et poussez la porte. Je vous attends. Mais d'abord, écoutez :

J'habitais l'immeuble en face il y a un an, un jour, un siècle, je ne sais. Je me souviens qu'une nuit d'été caniculaire, rêvant, avant d'aller dormir, sur le balcon de ma chambre dans la brise délicieuse, je remarquai de l'autre côté de la rue une fenêtre ouverte sur une pièce chaudement éclairée. J'en fus surpris : d'ordinaire, derrière ces murs, n'apparaissaient entre deux rideaux mal joints que des recoins d'appartements fatigués, de salles à manger désuètes, de cuisines étroites où s'affairaient mollement des femmes sans grâce. Or, sur la façade grise, la demeure entrevue était d'une étrange et surnoise richesse. Une bibliothèque vitrée et des tableaux apparemment anciens couvraient les murs. Sous le plafond orné de moulures extravagantes une haute lampe de bronze au chapeau de tissu brun posée sur un vaste et vieux bureau encombré d'objets hétéroclites illuminait le crâne d'un vieillard qui semblait écrire furieusement, entre deux remparts de livres entassés. Je me pris, je crois, à envier ce vieil érudit dans son repaire feutré. Quand il leva la tête et me regarda l'œil perçant par-dessus ses lunettes cerclées de fer, je lui souris. Un instant plus tard, craignant d'être indiscret, je tirai les rideaux et me couchai. Je fis un cauchemar au cours duquel l'étrange bonhomme aperçu jouait un rôle assez sinistre.

Le lendemain matin, j'épiai à nouveau la même fenêtre, de l'autre côté de la rue. Elle était fermée. Je n'attendis pas longtemps. Une vieille femme au visage bouffi l'ouvrit bientôt toute grande. Alors un malaise bref m'assaillit et je sentis mon cœur trébucher soudain. La pièce baignée de soleil n'était pas celle que j'avais vue, découpée dans la nuit, sous la lumière franche de la lampe. Ce n'était maintenant qu'une chambre étroite aux murs délavés, succinctement meublée d'une chaise et d'un lit défait. Dans un coin, derrière un paravent de papier peint criard, on devinait un lavabo. Rien d'autre. J'examinai la façade. Deux fenêtres étaient immédiatement visibles de mon balcon. L'une éclairait une cage d'escalier, l'autre était forcément celle que j'avais observée. Une erreur était improbable. Alors je décidai que j'avais été victime de quelque hallucination, ce qui me mit pour la journée de fort mauvaise humeur.

Heureusement, un travail urgent m'obligea à reléguer le malaise dans les recoins les plus lointains de mon esprit. Mais la nuit revenue, à l'instant d'aller dormir, je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil de l'autre côté de la rue. Je n'aurais jamais dû. Sur le mur d'en face, dans son repaire richement meublé d'objets curieux et de livres aux reliures fauves, près de sa lampe de bronze allumée, le vieil homme était assis. Il n'écrivait pas. Les bras croisés sur la table, il semblait m'attendre. Dès que j'apparus sur mon balcon, il me fit un signe. Etrangement, je ne fus pas surpris. Je le saluai. Alors dans la nuit paisible, j'entendis son rire de crécelle et sa voix cordiale m'interpeller :

– Venez, venez donc ! Au septième, la porte en face.

Je n'hésitai pas un instant à accepter l'invitation. Quoique je ne me souvienne pas avoir quitté mon appartement et gravi l'escalier de son immeuble, je le fis sans prendre le temps de m'habiller décentement et me retrouvai, vêtu de ma seule robe de chambre, devant sa porte entrouverte, où sa voix un peu chevrotante m'accueillit :

– Entrez, entrez, mon bon monsieur. Vous êtes le bienvenu !

J'obéis. Un parfum de grenier bizarrement attendrissant m'envahit, comme si je pénétrais dans la mémoire paisible d'une très vieille maison, hors des tempêtes du monde. L'homme, appuyé à son bureau, me regarda venir à lui et me tendit une main chaleureuse. Il était petit, voûté, infiniment plus vieux que je ne l'imaginai, mais tout à fait vigoureux et souriant. Un peu honteux de mon accoutrement sommaire, je bredouillai quelques excuses auxquelles il n'accorda pas la moindre attention. Il me fit asseoir dans un vaste fauteuil et me dit, l'air prodigieusement intéressé :

– Votre balcon est un point d'observation remarquable, mon bon monsieur. Peut-être ma question vous paraîtra-t-elle saugrenue, mais dites-moi, avez-vous déjà vu la fenêtre de cette pièce ouverte en plein jour ?

Je ne pus que lui faire part de ma curieuse hallucination, et de ma perplexité. L'homme m'écouta avec une extrême émotion et poursuivit à voix fiévreuse :

– Vous n'avez été victime d'aucune illusion. Savez-vous ce qui m'arrive chaque fois que l'aube paraît ? Je m'endors. Et je m'éveille au crépuscule, devant mes livres. Étrange, n'est-ce pas ? Bientôt vous connaîtrez cela, Dieu merci, vous connaîtrez cela. Il y a un an, un siècle, je ne sais, j'habitais votre appartement. Un jour je fis la même observation que vous : la chambre de bonne le matin, la bibliothèque le soir. Inutile de vous expliquer ce que j'ai ressenti, et ce que j'ai fait, puisque vous avez suivi le même chemin que moi. Mon prédécesseur en ces lieux était un vieil acariâtre qui m'abandonna sans un mot de réconfort. Je ne serai pas aussi cruel, mon bon monsieur. Au fait, est-ce toujours la même soubrette assez jolie qui ouvre cette fenêtre tous les matins ?

Je pris le vieillard pour un mystificateur. Il s'en aperçut. Alors, posément, il me dit ceci :

– À l'aube, je serai parti, je ne sais pour quelle destination. Vous me remplacerez. Telle est la loi qui sévit ici. Ne perdez pas de temps à tenter de vous évader. Chaque fois que vous essaieriez d'ouvrir la porte, vous vous endormirez infailliblement. Toutes les nuits vous devez recopier les livres qui encombrant ces murs sur des feuilles de papier constamment renouvelées, par je ne sais qui. Vous les trouverez tous les soirs sur votre bureau, à la place de votre travail de la veille, qui aura disparu. Je sais, c'est absurde. D'autant que ces ouvrages sont dénués d'intérêt. Ce sont des dictionnaires.

Le vieillard dans son fauteuil se laissa submerger par une profonde rêverie.

– J'ai beaucoup réfléchi, dit-il, au sort qui nous est fait. À mon avis, cette pièce est un lieu de communication entre deux mondes. Une sorte de guichet, si vous voulez. Oui, je crois que pour les vivants d'un autre espace nous jouons le modeste rôle de fonctionnaires informateurs. Il doit y en avoir d'autres, des milliers d'autres, un peu partout.

Je me levai, décidé à prendre la fuite. Je ne me souviens pas avoir atteint la porte. Je me réveillai assis devant le vieux bureau. J'entendis une voix étrangère, dans mon dos, qui disait :

– Vous avez intérêt à travailler ferme. Chaque fois que vous serez tenté de faire la grève, vous serez pris d'une insupportable migraine. Bonsoir monsieur.

Je me retournai. J'étais seul. Je n'ai jamais cessé depuis de l'être, et de travailler. Mon appartement, de l'autre côté de la rue, est maintenant occupé par un couple de jeunes gens qui se soucie peu de regarder par la fenêtre.

Si vous ne pouvez croire à mon histoire, si vous doutez de mon existence palpable, si vous voulez des preuves enfin, je ne peux mieux dire : montez au septième étage, numéro huit, rue Paradis, et poussez la porte. Je vous attends.

◀ Henri Gougaud, *Départements et territoires d'outre-mort, Nouvelles*, Editions du Seuil, Paris, 1991.

- Lis la nouvelle de Jean Ray qui se trouve aux pages suivantes.
- Reprends le texte et effectue le travail demandé ci-dessous.

3

1. Souligne l'expression du début du texte qui annonce le genre d'histoire que le lecteur va lire.
2. Indique, par des crochets, l'endroit précis où commence le récit de l'aventure vécue par le personnage et celui où il se termine.
3. Avant de raconter son histoire, le narrateur parle de sa relation à Buire. Indique si cette relation te paraît ordinaire ou surprenante.

Explique en quoi cette relation est modifiée par ce qui est arrivé au narrateur.

4. La présentation des premiers moments dans le train te paraît-elle pouvoir être qualifiée de :

ÉTRANGE INQUIÉTANTE RÉALISTE

5. Mets en évidence par un trait dans la marge, le passage où cela change.

6. Souligne le premier événement étrange qui se passe au restaurant.
Relève ensuite deux ou trois autres phénomènes inexplicables.

7. Indique quel sentiment finissent par provoquer chez le narrateur tous ces phénomènes.

8. Cette histoire, le narrateur l'a-t-il réellement vécue ou non ? Justifie ta réponse à l'aide du texte.

3

9. Explique ce que tu penses du titre de la nouvelle (est-il banal ? accrocheur ? révèle-t-il le contenu de l'histoire ? provoque-t-il une attente particulière chez le lecteur ?...)

LA CHOUCRUTE

Jean Ray

*Rien n'est plus proche de nous que l'inconnu,
bien qu'à notre idée il n'appartienne qu'aux
plus lointains rivages.*

Attribué à CARLYLE
Encyclopédie de Brewster.

3

Comme Dickens disait « tout en Squeers », je dis « tout en Buire » quand je songe à l'étrange aventure qui fut mienne.

C'est par Buire qu'elle commence, par lui qu'elle s'est achevée.

Je le considère comme ami parce que je perds rarement une de nos vastes parties d'échecs, qu'il essaye toujours de m'être agréable par de menus et fréquents services, peut-être aussi parce qu'il y a entre nous, au premier abord, une certaine ressemblance physique, depuis qu'il porte un Borsalino à très larges bords et qu'il fume une pipe bull-dog de marque écossaise.

Nous avons d'ailleurs des goûts communs, par exemple pour la choucroute, le vin des Côtes-Rôties et le tabac de Hollande.

Buire est originaire du Cotentin, vieux pays de France qui fournit, paraît-il, à la joaillerie française le plus grand nombre de courtiers ; aussi est-il employé chez Wilfer et Broways, firme très honorablement connue.

Au dernier nouvel an, ses patrons lui ont donné une prime appréciable et un abonnement sur tout le réseau ferroviaire ; il empocha l'argent avec plaisir, mais l'abonnement lui ouvrit un ciel de félicités sans nombre.

– Savez-vous comment je passe ma journée de congé hebdomadaire ? me dit-il en rougissant de bonheur. Je vais à la gare, je prends place dans le premier train venu, sans me soucier de sa destination, et je descends selon mon caprice. De cette façon, je contente à peu de frais, et sans perte de temps, mon insatiable désir d'inconnu. Je trouvai l'idée heureuse, tout en ne cachant pas que je l'enviais quelque peu. Enfant, il me prenait souvent une fantaisie nomade qui me faisait marcher toujours droit, tout droit devant moi, espérant vaguement atteindre des horizons inconnus et prestigieux.

– Un jour, je vous prêterai mon abonnement, promit-il, aucun contrôleur ne pourrait découvrir la petite supercherie, puisque nous nous ressemblons comme des frères. Il tint sa promesse.

Tout au long de la journée, j'hésitai à me servir de la précieuse carte d'abonnement, puis, entre chien et loup, je me décidai brusquement : le temps était sombre et les gares étaient mal éclairées. Je choisis un obscur train de banlieue, un sale petit tortillard blotti au long d'une voie en cul-de-sac, et m'installai sur des coussins de serge bleue, sous le regard fuyant d'une lampe à gazoline.

Au moment où le train sifflait et où les freins débloqués hurlaient, un bonhomme chargé de paquets sauta sur le marchepied. Je lui tendis une main secourable et, une fois installé en face de moi, le dos à la direction du convoi, il m'exprima sa reconnaissance.

C'était un homme jovial et bavard, et j'ai retenu son discours :

– C'est la fête chez mes voisins, les Clifoire. Un nom bien drôle, n'est-il pas vrai ? C'est ainsi que dans mon pays on appelle les sarbacanes avec lesquelles s'amuse les enfants. Mais, Clifoire ou sarbacanes, ce sont de bien braves gens qui fêtent aujourd'hui leurs noces d'argent, parfaitement. J'apporte des pâtisseries, des tartes meringuées, des religieuses, des carrés aux pistaches. Entre nous, je crains pour les meringues qui m'ont paru fragiles, mais tout fera farine au moulin, car nous sommes entre vieux amis. Il y aura un vol-au-vent aux crevettes, un gigot, un poulet aux olives...

Je souris et l'homme me devint sympathique, car il venait de citer trois plats dont je raffole.

– Pour moi, continua-t-il, je me serais contenté d'une ordinaire mais bonne choucroute, avec des saucisses, du lard, des tranches de porcs rissolées.

Je bâillai doucement, non d'ennui, car j'adore parler cuisine, mais d'une faim brusquement venue : je fais grand cas d'une choucroute bien conditionnée.

La suite de la conversation ne comporta guère un changement de sujet ; nous établîmes un parallèle entre les choucroutes d'Alsace et celles d'Allemagne. Puis entre celles servies en Ardenne, garnies de jambonneaux, et celles présentées en spécialité autrichienne, avec des saucisses à la chipolata.

Sur ces entrefaites, le train, qui avait déjà fait d'assez nombreuses haltes, ralentit de nouveau et je me levai.

– Je descends ici ; bien du plaisir, monsieur, et au revoir !

Je lui tendis la main.

Il la retint avec force, et je vis que son gros et cordial visage avait soudainement blêmi.

– Ce n'est pas possible ! balbutia-t-il, vous ne pouvez pas descendre... pas descendre... ici.

– Mais si... Adieu ! J'avais ouvert la portière et sauté sur le quai.

Il fit un geste inutile et, à ce qui me semblait, désespéré, pour me retenir.

– Vous ne pouvez pas descendre... ici ! hurla-t-il.

Le train se remettait en marche ; je vis le visage de mon compagnon de route se coller, tordu d'angoisse, contre la vitre de la portière. Le train prit de l'allure et ne fut plus qu'une ombre fuyante piquée d'un œil flamboyant de cyclope.

J'étais seul sur le quai d'une gare affreusement quelconque, aux lumières avares. Une sonnette, cachée dans une niche de bois, grelottait. Je jetai un regard distrait dans des locaux absolument vides et, sans avoir vu un perceur de tickets ni un quelconque agent de contrôle, je débouchai sur une esplanade morne et complètement déserte.

Or, à cette heure, une unique chose me préoccupait : celle de m'installer sur une banquette de restaurant et de commander une choucroute ; mon ami d'une heure et ses gourmands propos avaient fait naître en moi un féroce appétit dont je m'étonnais moi-même.

Une rue s'allongeait devant moi, longue, interminable, tout en ombres et chichement étoilée de réverbères à flammes bleues.

Il faisait froid, il bruinait ; la nue semblait peser à même les pignons et les toits. Je ne vis aucun passant et, nulle part, la clarté accueillante d'une vitrine marchande, ni même, tout au long de cette énorme artère, bordée de hautes et noires maisons, une fenêtre éclairée trouant de rose la nuit d'alentour.

– Je me demande où je suis, murmurai-je, regrettant déjà l'aventure selon Buire.

Et, tout à coup, je me trouvai face au havre de grâce : une baie cintrée ternie de buée, mais claire et laissant entrevoir des contours flous de tables, de glaces et d'un comptoir confortablement garni.

Il n'y avait personne à l'intérieur, mais la banquette était large et tendue de chaude peluche rouge, et sur le comptoir flambait un double arc-en-ciel de bouteilles.

– Holà ! Quelqu'un ?

Il me semblait que ma voix portait loin, fameusement loin, s'achevant dans de vastes profondeurs, en longues résonances.

– Monsieur désire ?

L'étrange bonhomme ! Je ne l'avais vu, ni entendu venir, et il s'était dressé devant ma table, comme surgi d'une trappe.

Il avait un curieux visage décati de clown, tout blanc, à la bouche mince et rentrante, aux yeux tapis derrière un rempart de bourrelets graisseux.

– Une bonne choucroute, s'il y a moyen d'en avoir une.

– Certainement, monsieur !

Je ne vis partir ni revenir le serveur, du moins je ne m'en souviens guère, mais la choucroute se trouva placée sur la table, énorme, splendide, dressée sur un gigantesque plat d'étain frotté, bardée de lards épais, étayée de saucisses dorées, flanquée de puissantes tranches de jambon et de rôti.

Tout à coup, avant que j'y eusse porté la fourchette, une haute flamme bleue s'en éleva.

– Nous servons toujours la choucroute flambée. Spécialité de la maison, dit une voix.

Je ne revis pas le serveur, mais je m'écriai, de bonne humeur :

– Qu'importe, elle ne pourra qu'en être meilleure !

Et j'ajoutai, mais mentalement :

« Une choucroute flambée, voilà une recette bien nouvelle que je me promets de passer à Buire ! »

Pourtant je n'en mangeai pas... Une chaleur terrible, formidable se dégageait du pâle brasier, et je dus reculer sur la banquette. J'appelai le garçon ; il ne vint pas.

Je quittai la table et, dépassant le comptoir, je poussai une porte qui devait s'ouvrir dans une arrière-salle.

Ici commença la suite des étonnements sans nombre de cette soirée.

L'arrière-salle était là, en effet, mais absolument vide et nue, comme une pièce d'une maison fraîchement bâtie ou consciencieusement vidée par les déménageurs.

J'allumai ma lampe de poche et décidai de pousser plus loin mon exploration. Eh bien ! je circulai, un temps relativement long, par une maison vide, déserte, inhabitée, sans trace de meubles ni même de présences anciennes.

Je garde de mon origine anglo-saxonne une certaine dose d'humour, cette joie intérieure à froid, qui s'extériorise mal, mais vous sert admirablement dans les circonstances les plus difficiles.

« Je n'en mangerai pas moins la choucroute, me dis-je, et avec bien des chances de ne pas la payer. »

Car, en dépit de ce mystère, du vide et du silence, ma fringale ne s'apaisait pas ; au contraire, je ne rêvais que saucisses, lardons, côtelettes... Je retournai dans la salle de restaurant.

Il y faisait une chaleur torride et je ne pus approcher de ma table. La flamme montait à présent à mi-plafond ; je voyais les saucisses, les magnifiques tranches de viande grasse, la colline ruisselante de la choucroute, la crème de la purée de pommes de terre à travers un léger voile azuré, mais ardent comme l'enfer même.

– Si je ne puis manger, je boirai ! décidai-je en saisissant une bouteille de liqueur grenat.

Elle était très lourde, solidement bouchée et capsulée.

D'un geste rageur, je cognai le goulot contre le marbre du comptoir. La bouteille éclata en morceaux : elle était de verre plein ! Il en était de même des autres : les jaunes, les transparentes, les vertes, les azurines.

Alors, la peur me poussa aux épaules, et je m'enfuis. Je m'enfuis dans une cité horrible, noire, vide, silencieuse au-delà de toute comparaison.

Je tirai des sonnettes, d'antiques pieds-de-biche accrochés à des chaînes forgées, appuyai sur des boutons électriques. Aucun son ne répondit à mon appel.

J'avais égaré mon briquet et je n'avais pas d'allumettes ; je grimpai sur un des hauts réverbères à flammes bleues : elles répandaient une chaleur atroce, mais je ne pus y enflammer une cigarette. Je me battis avec des volets et des portes féroce-ment obstinés. A la fin, une de ces dernières, plus fragile sans doute, céda.

Savez-vous ce qu'il y avait derrière ? Un mur énorme, noir, massif comme le roc.

Il en fut de même d'une autre, puis d'une autre encore : j'étais prisonnier d'une ville toute en façades, sans bruit et sans autre vie que celle des flammes bleues, épouvantablement ardentes et pourtant ne brûlant pas.

C'est alors que je retrouvai la longue rue de la gare et revis le restaurant.

Il n'était plus qu'un vaste brasier de feu lunaire : la flamme de la choucroute « flambée » le consumait à présent. Je traversai en courant une fournaise immobile, poursuivi au long de ma course folle par une haleine centuplée de forge en furie. Et je revis la gare.

La sonnette tintait : un train se rangeait sagement le long du quai. Je me laissai tomber, anéanti, sur la banquette d'un coupé obscur.

Ce ne fut qu'après un temps bien long, une heure peut-être, que je vis que d'autres voyageurs l'occupaient également. Ils dormaient. Ils descendirent avec moi à la gare, où le contrôleur ne jeta qu'un regard distrait sur la carte d'abonnement de Buire.

Le lendemain, comme Buire venait me réclamer son abonnement, je ne lui soufflai mot de l'aventure, car je m'accusais d'un rêve ou d'une hallucination.

Mais, quand je tirai la carte de ma poche, un gros morceau de verre rouge tomba ; c'était un tesson de la fameuse bouteille.

Buire le ramassa.

Je vis son visage se tordre curieusement.

– Dites donc, vous ! s'écria-t-il en tournant le morceau de verre entre ses mains.

– Alors... quoi ?...

Il me regarda longuement, les yeux ronds, la lippe pendante, image de la plus complète hébétude.

– Puis-je emporter cela ? balbutia-t-il. Oh ! n'ayez aucune crainte, je vous le rendrai tel quel. Mais... Mais... Je voudrais...

– Peuh... Faites ! répondis-je avec indifférence. Il me le rapporta le soir même. Il était très nerveux.

– Je l’ai montré à Wilfer et Broways... Ce sont des gens... euh... très discrets, soyez-en convaincu. Je leur ai dit que votre grand-père avait passé quelques années aux Indes...

– Et vous n’avez pas menti, dis-je en riant, c’était même un fameux chenapan, à en croire feu mon père et mes oncles.

– Tant mieux, dit-il, tout à coup rasséréiné. Je me sens très mal, excusez-moi. Mais revenons-en à notre affaire.

– Nous avons donc une affaire en cours ?

– Je l’espère bien ! s’écria Buire. Wilfer et Broways disent que ce n’est pas très vendable. Ils n’ont jamais rien vu de pareil et surtout l’étrange forme irrégulière les intrigue. Qu’importe, il faudra le couper en quatre, peut-être en six, et cela en diminuera fortement la valeur. Bref, ils vous offrent un million de votre rubis.

– Ah ! fis-je, et je gardai un long silence.

Buire devint de plus en plus nerveux.

– Allons, jouons franc-jeu, ils vous en offrent deux millions, mais n’espérez pas en obtenir davantage, sinon ce serait trop réduire ma commission, et elle ne sera pas énorme si l’on vous donne deux millions.

Et comme je me taisais toujours, il cria :

– Et surtout, ne l’oubliez pas... personne ne vous posera jamais de questions !

Tard dans la nuit, il m’apportait un volumineux paquet, deux mille grands billets.

Si j’avais mis en pièces et pris un large morceau de la blanche carafe de kummel, j’aurais eu un diamant digne des trésors de Golconde à offrir à Wilfer et Broways ; si je m’en étais pris aux flacons de chartreuse ou de menthe verte, c’est une émeraude comme jamais n’en connut Pizarre que j’aurais emportée.

Mais, baste, je n’y songe guère.

Je pense à la choucroute et je meurs de regret de n’y avoir pas goûté.

Je la revois sans cesse ; elle hante mes jours et mes nuits. En vain, je réclame, aux cuisines les plus réputées, des plats géants où s’entassent les plus riches viandes pimentées.

Dès la première bouchée, tout m’est cendre et poussière et, d’un geste las, je renvoie le chef-d’œuvre gourmand aux traiteurs désespérés.

J’ai imploré les choucroutes les plus fastueuses de Strasbourg, de Luxembourg, de Vienne. Pouah ! je suis parti, la nausée aux lèvres, criant mon dégoût et ma désespérance.

Et j’ai tourné le dos à Buire. Ce n’est plus mon ami.

◀ Ray, Jean, *La Choucroute*, Denoël.

PRODUCTION INITIALE : GRILLE D'ÉVALUATION POUR LES ÉLÈVES

Texte de _____ Lu par _____

Après avoir lu la nouvelle de ton camarade, complète le tableau suivant.

	+	+/-	-
L'histoire est intéressante.			
De manière générale, elle correspond bien au genre fantastique.			
Elle a pour cadre la vie de tous les jours.			
On repère bien les premiers signes qui viennent perturber le personnage.			
Un climat d'incertitude s'installe progressivement.			
On sent une gradation dans la peur que le personnage éprouve.			
La fin laisse subsister un doute.			
Le titre est bien choisi.			
L'emploi des temps est correct.			

3

Autres critères fixés par l'enseignant			
1.			
2.			
3.			

Avis général

Ce qui m'a particulièrement plu dans ce texte : _____

Ce que j'améliorerais en priorité : _____

- Lis les textes suivants qui sont tous des débuts de nouvelles fantastiques.

PETITE CIRCÉ

Il y a un an à peu près, je m'aperçus à quel point mon ami Umberto Scandri était en train de changer. Umberto avait trente-six ans ; typographe, éditeur, il peignait aussi de façon intéressante. Intellectuel comme il n'est pas permis. Et pourtant son visage ressemblait plutôt à celui d'un boxeur : large, solide, sympathiquement renfrogné ; mais ses petits yeux pétillaient d'intelligence et de bonté. Un cœur candide mais en même temps un tempérament fort et autoritaire.

Bien qu'il fût plus jeune que moi, une très belle amitié était née entre nous, faite de confiance et de songes communs. C'est un hasard de travail qui nous avait rapprochés ; et puis nous avons pris l'habitude de nous retrouver presque chaque soir, bien qu'Umberto fût marié. Mais sa femme était une douce créature si effacée.

Bien. Il y a à peu près un an, nos rencontres commencèrent à s'espacer. Umberto avait des travaux urgents, des rendez-vous d'affaires, toujours quelque nouveau prétexte. Les rares fois où je réussissais à le coincer, il semblait dans la lune, nerveux, anxieux, intolérant. Lui qui était d'habitude si gai et expansif. On aurait dit qu'il avait la fièvre.

◀ Dino Buzzati, *Le K.*, Laffont.

LE PORTRAIT OVALE

Le château dans lequel mon domestique s'était avisé de pénétrer de force, plutôt que de me permettre, déplorablement blessé comme je l'étais, de passer une nuit en plein air, était un de ces bâtiments, mélange de grandeur et de mélancolie, qui ont si longtemps dressé leurs fronts sourcilleux au milieu des Apennins, aussi bien dans la réalité que dans l'imagination de mistress Radcliffe. Selon toute apparence, il avait été temporairement et tout récemment abandonné. Nous nous installâmes dans une des chambres les plus petites et les moins somptueusement meublées. Elle était située dans une tour écartée du bâtiment. Sa décoration était riche, mais antique et délabrée. Les murs étaient tendus de tapisseries et décorés de nombreux trophées héraldiques de toute forme, ainsi que d'une quantité vraiment prodigieuse de peintures modernes, pleines de style, dans de riches cadres d'or d'un goût arabe. Je pris un profond intérêt, — ce fut peut-être mon délire qui commençait qui en fut cause, — je pris un profond intérêt à ces peintures qui étaient suspendues non seulement sur les faces principales des murs, mais aussi dans une foule de recoins que la bizarre architecture du château rendait inévitable ; si bien que j'ordonnai à Pedro de fermer les lourds volets de la chambre, — puisqu'il faisait déjà nuit, — d'allumer un grand candélabre à plusieurs branches placé près de mon chevet, et d'ouvrir tout grands les rideaux de velours noir garnis de crépines qui entouraient le lit. Je désirais que cela fût ainsi, pour que je pusse au moins, si je ne pouvais pas dormir, me consoler alternativement par la contemplation de ces peintures et par la lecture d'un petit volume que j'avais trouvé sur l'oreiller et qui en contenait l'appréciation et l'analyse.

◀ Poe E., *Le Portrait ovale.*

L'AUTRE

Le fait eut lieu en février 1969, au nord de Boston, à Cambridge. Je ne l'ai pas relaté aussitôt car ma première intention avait été de l'oublier pour ne pas perdre la raison.

Aujourd'hui, en 1972, je pense que si je le relate, on le prendra pour un conte et qu'avec le temps, peut-être, il le deviendra pour moi.

Je sais que ce fut presque atroce tant qu'il dura, et plus encore au long des nuits d'insomnie qui suivirent. Cela ne signifie pas que le récit que j'en ferai puisse émouvoir un tiers.

◀ Borges J.L., *L'autre*, Gallimard

3

QUI SAIT ?

Mon Dieu ! Mon Dieu ! Je vais donc écrire enfin ce qui m'est arrivé ! Mais le pourrai-je ? l'oserai-je ? Cela est si bizarre, si inexplicable, si incompréhensible, si fou !

Si je n'étais sûr de ce que j'ai vu, sûr qu'il n'y a eu, dans mes raisonnements aucune défaillance, aucune erreur dans mes constatations, pas de lacune dans la suite inflexible de mes observations, je me croirais un simple halluciné, le jouet d'une étrange vision. Après tout, qui sait ?

Je suis aujourd'hui dans une maison de santé ; mais j'y suis entré volontairement, par prudence, par peur ! Un seul être connaît mon histoire. Le médecin d'ici. Je vais l'écrire. Je ne sais trop pourquoi ? Pour m'en débarrasser, car je la sens en moi comme un intolérable cauchemar.

La voici :

◀ Guy de Maupassant, *Qui sait ?*

ESCAMOTAGE

Pages reproduites d'après un cahier manuscrit trouvé voici deux semaines, dans un drugstore de Brooklyn. Sur la même table, était posée une tasse de café à demi vide. D'après les dires du propriétaire, cette table était inoccupée depuis plus de trois heures au moment où il remarqua le cahier pour la première fois.

Samedi, début de la matinée.

Je ne devrais pas parler de ces choses par écrit. Si Mary mettait la main dessus ? Et puis ? Ce serait le point final, voilà tout. Cinq ans semés au vent.

Mais j'en ai besoin. J'ai trop l'habitude d'écrire. Impossible sans cela de connaître la paix. Poser mes pensées noir sur blanc, les extérioriser, me simplifier l'esprit. Mais il est si difficile de simplifier les choses et si faciles de les compliquer.

Songer aux mois passés.

Quel a été le début ? Une dispute, bien sûr. Tant et tant de disputes depuis notre mariage. Et toujours la même, c'est ce qui est horrible.

L'argent.

◀ Richard Matheson, *Escamotage*, collection « Récits du monde », Nathan, 1999.

- **Indique par des croix dans les colonnes ce qui te semble vrai pour chacun des débuts de nouvelles que tu as lus.**

	Petite Circé	Le portrait ovale	L'autre	Qui sait ?	Escamotage
Le titre permet de s'attendre à un récit fantastique.					
Le cadre de l'histoire et le personnage sont présentés comme bien réels.					
Le narrateur avertit que l'histoire revêt un caractère extraordinaire.					
Il n'y a pas d'avertissement mais certains indices, dans la manière de présenter la situation, annoncent le fantastique.					

- **En comparant ces débuts, as-tu d'autres remarques à faire ?**

Ecris-les ci-dessous.

- Lis le texte. Tu dois être capable de le résumer par oral.

NOCTURNE

Je m'appelle Julius Canahan et je désire que mon nom bientôt s'efface avec ma vie. Désormais je me sens en ce monde comme un vieux corbeau englué, piégé, trop fatigué pour espérer une quelconque délivrance. Ce monde, pourtant, Dieu m'est témoin que j'ai tenté de le comprendre. J'ai aimé les hommes, ces animaux étranges, mes semblables. J'ai passionnément étudié leurs gestes, leurs comportements, leurs manières d'être : je suis ethnologue — ou plutôt, je le fus. Car aujourd'hui j'abandonne l'étude comme un soldat trop durement blessé abandonne le champ de bataille. Je ne veux plus rien savoir. Vous comprendrez peut-être pourquoi, au terme de ma douloureuse histoire.

Il y a quelques années, feuilletant avec délectation un bel ouvrage de mythologie populaire que venait de m'offrir ma femme, je découvris un conte arabe dont le charme serein me ravit. Ce conte disait à peu près ceci : un jour, un pauvre paysan d'Ispahan, accablé de fatigue et de chaleur, s'assit dans son jardin à l'ombre d'un figuier, contempla un instant sa vieille maison couleur de terre ensoleillée, se laissa bercer par un chant de source et s'endormit. Alors, un rêve étrange le visita. Il fut tout à coup transporté dans une ville inconnue, magnifique et populeuse. Errant par les ruelles il parvint au bord d'un vaste fleuve que traversait un pont de pierre. Contre le parapet de ce pont il aperçut une borne, et près de cette borne, dans une niche dissimulée par une touffe d'herbe, il vit un immense trésor. Alors, sans trop savoir comment, il sut qu'il était dans la grande cité du Caire, en Egypte, et son rêve s'effaça. Or, cet homme simple croyait à la clairvoyante magie des songes. À peine éveillé, il ferma donc sa porte à double tour et s'en fut pour la lointaine ville aux mille minarets. Il y parvint après des semaines de marche aventureuse et la découvrit telle qu'il l'avait vue dans son sommeil. Mais sur le pont, près de la borne, à la place du trésor si clairement rêvé, il ne vit qu'un vieil homme misérable qui lui tendit une main tremblante, espérant un croûton de pain. Alors, désespéré, à bout de forces et de ressources, il voulut se jeter dans le fleuve. Le mendiant le retint durement, lui demandant pourquoi il désirait mourir, par un si beau temps. Le rêveur déçu lui conta sa malheureuse aventure. « Tu es un insensé, répliqua son compagnon. J'ai moi-même cent fois rêvé que je me trouvais à Ispahan, devant une maison couleur de terre ensoleillée à la façade ornée d'un cadran solaire à demi effacé. Près de cette maison poussait un figuier et, creusant sous ce figuier, je découvrais un grand sac de pièces d'or. Mais je ne crois pas aux songes clairvoyants, et je n'ai pas quitté ma tanière. Tu aurais dû faire comme moi. » Ces mots illuminèrent l'œil du pauvre paysan qui reconnut, à la description faite, sa maison, et son figuier. Il revint aussitôt à Ispahan, creusa sous l'arbre désigné et trouva la fortune promise, dont il jouit en paix jusqu'à la fin de ses jours.

Ainsi finit la légende. Je la pris d'abord pour une belle et sage parabole : toute richesse est en soi, il est vain de la chercher ailleurs, telle était, me semblait-il, sa simple morale. Puis je découvris que ce conte apparemment inoffensif était universel : partout dans le monde il fut autrefois exactement dit, son décor seul étant différemment colorié, selon les pays et les climats. Cela m'intrigua, je ne sais pourquoi. Enfin le jour vint où moi, Julius Canahan, je fis le songe du paysan d'Ispahan. Je me trouvais à Vérone, en Italie. Au bout d'une ruelle pavée

bordée d'arcades de pierre blonde je parvenais sur une petite place paisible et somnolente. Un platane vénérable était planté en son milieu. Dans son ombre vaste trouée de rais de lumière, près de la boutique d'un coiffeur, je découvrais une haute façade étroite et rose. Au pied de cette façade m'attendait un sac de voyage en cuir noir plein à ras bord de billets de banque neufs, soigneusement empilés.

A peine éveillé je racontai ce rêve à ma femme. Il nous fut un sujet de plaisanterie. Le charme subtil du conte m'avait décidément enivré. Ma chère Aurélia me contempla avec un émerveillement tendrement ironique, quant à moi je ne parvins pas tout à fait à considérer mon voyage nocturne avec le détachement amusé qui eût certainement convenu. Ce rêve était de ceux qui s'imposent avec une étrange puissance, bien au-delà du sommeil. Et puis je n'étais jamais réellement allé à Vérone. Comment pouvais-je en avoir une image aussi précise ? Quand, le lendemain, je m'éveillai à nouveau habité par le même songe exactement répété, Aurélia ne pensa plus à sourire. Elle sut aussitôt, considérant mon œil vague et mon front barré de rides, que j'avais décidé de partir, toutes affaires cessantes, pour Vérone. Je devais absolument visiter cette ville blonde et grise déjà trop familière, ne serait-ce que pour vérifier l'exactitude de ma vision. En fait, l'aurais-je voulu, il m'était impossible de ne pas suivre jusqu'à son terme le chemin de la légende. Je partis donc.

Je découvris Vérone — est-il nécessaire de le préciser ? — telle que je l'avais vue en songe. Moi qui me perds toujours dans les villes inconnues je trouvai sans faute la ruelle pavée bordée d'arcades et la petite place somnolente, et la haute maison rose, près de la boutique du coiffeur. Là, à l'ombre étroite de la façade, une vieille femme tricotait tranquillement, assise sur une chaise basse. Dans un italien approximatif qui l'amusa beaucoup, je lui racontai mon rêve, et elle me conta le sien, avec une application touchante. Elle décrivit très exactement mon appartement, puis j'appris qu'un homme viendrait bientôt frapper à ma porte et déposer à mes pieds une confortable fortune. « Dans mon rêve, précisa-t-elle, il était tout souriant, tout gris, tout pâle. Mais quelle importance ? Tout cela, c'est du tissu dont on fait le vent. » Je la remerciai et m'en fus d'un pas serein. J'aurais dû être bouleversé. Je ne fus même pas surpris. À vrai dire, je n'aurais pas été plus insouciant si l'on m'avait gavé de pilules euphorisantes. Le soir même je pris le train pour Paris. Le lendemain en fin de matinée, j'étais de retour chez moi. C'est alors que je faillis mourir de douleur et d'effroi.

L'appartement était de fond en comble ravagé. Sur le plancher de la chambre ma femme gisait, morte, enveloppée dans un drap sanglant. Des cambrioleurs nocturnes l'avaient assassinée. Des jours abominables qui suivirent je ne dirai rien, pardonnez-moi. Aurélia serait encore vivante si je n'étais pas allé à Vérone. Et je n'aurais jamais connu cet homme souriant, gris et pâle, qui m'apporta, dans un sac de voyage en cuir noir, le montant de l'assurance-vie que ma chère compagne avait contractée, dans sa jeunesse — une confortable fortune dont je n'ai que faire, errant désormais en ce monde comme au fond d'un labyrinthe, sous le soleil noir des souvenirs invivables.

◀ Henri Gougoud, *Départements et territoires d'outre-mort, Nouvelles*, Editions du Seuil, 1991

- Lis le texte. Tu dois être capable de le résumer par oral.

L'ENREGISTREMENT MYSTÉRIeux

Penché en avant, les lèvres violemment serrées, les coudes enfoncés dans son fauteuil, Brevener suivait sans broncher, d'un regard ferme, l'agonie de Gonassed, livré au poison.

Il n'y avait pas cinq minutes, Gonassed avait bu le breuvage mortel versé par son boute-en-train d'ami. Ce soir, rien dans l'apparence de Brevener n'avait laissé transpirer son noir dessein. Comme toujours, il riait sans retenue, l'œil perpétuellement en mouvement et changeant à tout instant d'expression. Comment la vue d'un tel personnage, en proie à une continuelle agitation nerveuse, n'aurait-elle pas fini, d'ailleurs, par effacer les soupçons, même si on lui avait prêté l'intention de détruire l'univers entier ? Brevener avait tué Gonassed parce qu'il était l'amant heureux de la chanteuse Lassource. Toutefois, la banalité du mobile ne l'empêcha pas de manifester quelque originalité dans la réalisation du crime. Il invita Gonassed dans une chambre d'hôtel pour examiner ensemble comment prévenir un meurtre dont l'auteur et la victime leur étaient tous deux connus. Gonassed exprima le désir de savoir leurs noms.

« C'est par trop dangereux, dit Brevener. Les nommer entraînerait des risques considérables. Tu sais bien qu'ici, au théâtre, les coulisses ont des oreilles. Trouve-toi demain soir à l'hôtel de L'Œil Rouge, chambre douze. J'y serai. »

Gonassed était curieux, corpulent, confiant et romanesque. Dans la chambre convenue, il trouva Brevener dans les meilleures dispositions du monde, buvant du vin et riant aux éclats, un crayon et du papier à la main.

« Raconte à présent, dit Gonassed. Qui donc s'apprête à commettre un meurtre et sur la personne de qui ?

– Ecoute ! »

« Voilà, dit-il à la fin, d'une voix rapide et convaincante. Ce soir, on joue Othello. Marie Lassource chante Desdémone, le rôle d'Othello est tenu par le jeune Bardio. Aveugle Gonassed ! Nous tous, tes camarades de théâtre, savons quelle passion insensée Bardio voue à Marie Lassource. Elle, de son côté, a repoussé toutes ses avances. Aujourd'hui, au dernier acte, Bardio tuera en scène Marie, il la tuera, comprends-tu, pour de bon !

– Et tu ne le disais pas plus tôt, rugit Gonassed, sautant sur ses pieds. Allons-y, courons, vite !

– Surtout pas, objecta Brevener, barrant la route à son ami. Ce serait la dernière sottise à commettre. Quelle preuve as-tu des intentions de Bardio ? Tu feras un scandale dans les coulisses, tu perturberas le spectacle, tu accuseras sans preuve Bardio et pour couronner le tout tu écoperas un procès pour insultes et calomnies !

– Tu as raison, dit Gonassed, se rassoyant. Mais comment as-tu eu vent de son projet ? Et que faire ? Il reste à peine plus d'une heure : le dernier acte commence bientôt... Le dernier !...

– Comment je l'ai appris doit demeurer pour le moment un secret, dit Brevener. En tout cas, je sais ce qu'il convient de faire. Il faut que Lassource quitte le théâtre sans achever sa partie. Ecris-lui un billet. Dis-lui que tu t'es suicidé.

– Quoi ? s'étonna Gonassed. Quelle raison aurais-je de le faire ?

– Tu n’as aucun motif, je ne l’ignore pas. Tu es gai, en parfaite santé, célèbre, aimé. Seulement comment déterminer autrement Marie Lassource ? Réfléchis ! Elle considérera toute lettre d’un tiers, même avec l’annonce de ta mort, comme une intrigue destinée à lui faire endosser une grave défection. On cite des cas de semblables menées. Hormis la mort d’un proche, qui peut arracher l’artiste aux applaudissements, aux fleurs et aux sourires doux à son cœur ? Tu dois, de ta propre main, convoquer Lassource au chevet de ton imaginaire cadavre.

– Mais tu me diras alors, pour Bardio ?

– Cette nuit même. Voici du papier et un crayon.

– Comme elle va avoir peur, grommelait Gonassed en écrivant. Elle a le cœur fragile. »

Il avait tracé ces lignes : « Marie, Je meurs de ma propre main. Gonassed. Hôtel de L’Œil Rouge, rue Victoria ».

Brevener sonna et confia le billet cacheté au serviteur. « A remettre d’urgence », ajouta-t-il.

Gonassed, retrouvant de sa gaieté, sourit :

« Elle me maudira sûrement, murmura-t-il.

– Elle pleurera de joie, protesta Brevener, jetant le poison dans le verre de son ami. Buvons à notre amitié. Longue vie à elle !

– Mais tu me raconteras sans faute tout ce que tu sais sur ce misérable Bardio ? Brevener, mon verre est vide, qu’attends-tu pour le remplir ?... L’émotion me tourne la tête... Oui, je ne me sens pas bien... Ah ! »

Il dégrafa convulsivement le col de sa chemise et se leva pour tomber aux pieds de son meurtrier, crispant ses doigts sur le tapis. Son corps fut parcouru de soubresauts, son cou s’empourpra. Bientôt, il ne bougea plus et Brevener se redressa.

« C’est toi, ô Lassource, rousse fatale, qui l’as tué, dit-il dans un élan de sentimentalité. Mon amour pour toi égale celui que te portait le défunt. Tu n’as pas voulu de moi. C’est pourquoi Gonassed est mort. En tout cas, j’ai détourné les soupçons de main de maître. » Il sonna et, après avoir expédié le valet épouventé à la recherche d’un médecin, entreprit de répéter la scène de stupéfaction et de désespoir qu’il aurait à jouer en présence du médecin et de Lassource effondrée.

La justice en cette affaire en fut pour ses frais. L’authentique billet de Gonassed à sa maîtresse annonçant le suicide du chanteur constituait une preuve irréfutable. Brevener pleurait :

« Hélas, disait-il ! Je me suis rendu à cet établissement étroit du plus pénible pressentiment. Le défunt m’avait invité sans préciser la raison. Nous étions si liés... On a commencé à boire. Gonassed était songeur, il m’a demandé du papier et un crayon pour écrire le billet qu’il a fait porter à Lassource. Ensuite, il a dit qu’il allait prendre un remède contre la migraine. Il a versé de la poudre dans son verre et s’est écroulé mort. »

Les observateurs les plus perspicaces levaient les bras au ciel, ne sachant comment expliquer le suicide de Gonassed si épanoui, si heureux. Lassource, après force larmes, partit pour l’Australie. Un an passa et l’on oublia la triste fin du chanteur.

En janvier Brevener reçut de la firme Lowden la proposition d'enregistrer plusieurs disques. Ayant accepté, il exécuta un certain nombre d'airs d'opéra, moyennant un cachet important. Entre autres, il chanta l'aria de Méphistophélès : « Sur terre, le genre humain tout entier... »

En attaquant ce dernier, le souvenir de Gonassed l'envahit. N'était-ce pas l'air préféré du disparu ? Il le vit distinctement en train de chanter, il le reconnut sous son grime et à sa mimique, et une étrange émotion le submergea. Une cruelle défaillance paralysait son corps, mais sa voix ne faiblissait pas ; au contraire elle augmentait de puissance et grondait dans un fracas inspiré. Ayant terminé, Brevener but avidement deux verres d'eau, prit congé et se retira en toute hâte.

Un mois plus tard, dans l'appartement de Brevener se réunirent des invités. Des artistes, des critiques musicaux, des peintres, des poètes célébraient ses dix ans de théâtre. Le maître de maison était, comme d'habitude, nerveux, rieur, vif, insaisissable. Au milieu des fleurs passaient de délicats visages féminins. Les lumières resplendissaient. Le souper touchait à sa fin quand un serviteur pénétra dans la salle à manger pour annoncer un envoi de chez Lowden.

« Voici qui tombe on ne peut plus à propos, dit Brevener, jetant sa serviette et se levant de table. On m'apporte des enregistrements que j'ai réalisés chez Lowden. Puis-je vous demander de les écouter, mes chers amis, pour me dire s'ils sont réussis ? »

Aux disques, Lowden avait joint un excellent gramophone tout neuf, en cadeau pour l'artiste, et une lettre où il présentait ses excuses de ne pouvoir assister à la fête par suite d'une indisposition. Un serviteur remonta l'appareil, fixa l'aiguille et Brevener lui-même, après avoir fouillé parmi les disques, s'arrêta à l'air de Méphistophélès. L'ayant posé sur le plateau, il abaissa le bras et, se tournant vers les invités, déclara :

« Je ne suis pas tout à fait sûr de cet enregistrement. Il faut dire que j'étais passablement ému au moment où je chantais. Mais, écoutons plutôt. »

Le silence se fit. On entendit le faible glissement de l'aiguille sur le disque, les rapides accords du piano, et un baryton, au timbre éclatant et souple, attaqua l'air fameux. Mais ce n'était pas la voix de Brevener. Reconnaissable entre mille, avec ses nuances les plus infimes, si familières à toute l'assistance, c'était Gonassed qui chantait et tous les regards se portèrent, stupéfaits, sur celui que l'on fêtait ce soir. Une pâleur mortelle couvrait son visage. Il essaya de rire, mais son rire, insupportablement aigu, sonnait faux et tous tressaillirent d'effroi en voyant le regard du maître de maison. Des exclamations fusèrent :

« C'est une erreur ! Gonassed n'a pas enregistré un seul disque.

– Lowden s'est trompé !

– Entendez-vous, dit Brevener dont les forces déclinaient à mesure que la voix du disparu triomphait de sa volonté atterrée. Entendez-vous ? C'est lui qui chante, lui que j'ai assassiné ! Oh, je n'ai plus de salut ! il est venu lui-même ici... Arrêtez ce disque ! »

Eris, le souffleur, blanc comme un linceul, se précipita vers le gramophone. De ses mains tremblantes il releva le bras, retira le disque mais, dans sa hâte et son effroi, le laissa tomber sur le parquet. Dans un craquement sec le cercle noir se brisa en miettes.

« Nous sommes les témoins de l'inouï, dit le violoniste Indiga, en ramassant un fragment pour le mettre dans sa poche. Que ce soit un jeu de nos sentiments ou la vision d'un ordre non révélé, je garderai ce débris en souvenir. Sa couleur me rappellera toujours celle de l'âme de notre cher amphitryon que la police emmène en ce moment avec tant de sollicitude. »

◀ Alexandre Grine, *L'enregistrement mystérieux*, in *Le Fantastique*, Nathan, Paris, 1999

- *Voici une nouvelle à laquelle manque la fin.*
- *En tenant compte des caractéristiques de la fin des nouvelles fantastiques, termine le récit de façon originale.*

JEU

L'enfant s'aperçut qu'il palpait avec sa paume une coupure, déjà ancienne, au sommet de son genou. Il se pencha pour l'examiner de près. Une croûte, cela le fascinait toujours ; attrait irrésistible où se mêlait un peu de provocation.

« Oui, se dit-il, je vais l'arracher, même si c'est trop tôt, même si ça colle encore dans le milieu. Tant pis si j'ai très mal ! »

Tâtant d'un doigt prudent les bords de l'escarre, il y glissa le bout de l'ongle, la souleva — oh ! à peine — et soudain, sans la moindre résistance, la belle croûte brune se détacha tout entière, laissant à sa place un joli petit cercle de peau rose et lisse.

« Bien, très bien ! » Frottant la cicatrice, il n'éprouva aucune douleur. Il prit la croûte, la posa sur sa cuisse et, d'une chiquenaude, l'envoya valser sur le bord du tapis. Tiens ! Comme il était grand, ce tapis, bien plus grand que la pelouse du tennis, oh ! bien plus ! Noir, rouge et jaune, il couvrait toute l'entrée, depuis l'escalier où l'enfant était accroupi, jusqu'à la porte de la maison, là-bas, très loin. Il le regardait sans grand plaisir, d'un air sérieux, comme s'il le voyait pour la première fois. Et, soudain, phénomène étrange, les couleurs parurent s'animer et lui sautèrent à la figure en l'éblouissant. Vraiment bizarre !

« J'ai compris, pensa l'enfant, voilà : les parties rouges du tapis, ce sont des braises, des charbons ardents. Si je les touche, je brûle, oui, je brûle, et même je meurs carbonisé. Et les parties noires, voyons ?... Des serpents, c'est ça, d'horribles serpents venimeux, des tas de vipères et des cobras gros comme des troncs d'arbres. Si j'en touche un seul, ils me piquent, ils me tuent et je meurs avant l'heure du goûter. Mais si j'arrive à traverser de bout en bout ce dangereux tapis, sans être brûlé ni piqué, alors, demain, pour mon anniversaire, on me fera cadeau d'un petit chien. »

Pour avoir un meilleur aperçu de cette jungle aux entrelacs de couleur et de mort, il se leva et grimpa un peu plus haut. Appuyant sur la rampe son visage grave — deux larges yeux bleus sous une frange blond-blanc, un petit menton aigu — l'enfant scruta longuement le tapis. Voyons, pouvait-il tenter l'aventure ? Il n'avait le droit de marcher que sur du jaune, mais encore fallait-il qu'il y en ait assez. Il pesa sérieusement les risques : le jaune, par endroits, paraissait bien mince, il existait même de dangereux espaces sans jaune du tout, mais, pourtant, il semblait bien continuer sans interruption jusqu'au bout du tapis. Et puis, quoi ? Hier encore, qui avait parcouru triomphalement la longue allée pavée de briques, entre les écuries et le jardin d'hiver, sans toucher du pied un seul joint ? Peuh ! Après un tel exploit, ce tapis ne devait pas présenter de difficultés insurmontables. Mais, ces serpents ! Rien que d'y penser, de petits courants de peur l'électrisaient, frissons légers comme des piqûres d'épingles qui couraient le long de ses mollets et lui chatouillaient la plante des pieds.

Il descendit lentement les marches et se plaça au bord du tapis. Là, il avança un petit pied chaussé d'une sandale et le posa délicatement sur un motif jaune, puis le second vint rejoindre le premier. Il y avait juste assez de place, sur ce jaune, pour s'y tenir les pieds joints. Voilà qui était fait ! Il était en route ! Son

3

visage éclatant, à l'ovale très pur, se crispait, plus pâle que de coutume. Les bras étendus de chaque côté du corps pour maintenir son équilibre, il leva la jambe bien haut, au-dessus d'un menaçant trou noir, visant du bout de l'orteil une petite bordure jaune, de l'autre côté. Le second pas accompli, tendu, nerveux, il s'arrêta pour respirer. L'étroite bande jaune, devant lui, avait au moins cinq centimètres de long. Il prit son temps, avançant avec précaution. Comme un funambule sur une corde raide.

Cette bande se terminait, sur le côté, en arabesques qui l'obligèrent à enjamber un sinistre enchevêtrement de rouge et de noir. A mi-chemin, il trébucha, battant follement des bras, comme un moulin à vent, mais réussit à retrouver son équilibre et à atteindre la rive opposée. Là, il s'arrêta, essoufflé, pour prendre un repos bien mérité. Les muscles contractés par l'effort, il avait continuellement marché sur les pointes, les bras en croix et les poings serrés. Sain et sauf sur cette grande île jaune, il était tranquille, sûr de ne pas tomber dans le vide. Que ce repos était agréable ! Comme il aurait voulu rester toujours sur ce jaune rassurant, à l'abri du danger. Mais, troublé, soucieux, il voulait mériter le petit chien en allant jusqu'au bout. Quittant sa calme retraite, il se décida à reprendre le voyage.

Il avançait très lentement, s'arrêtant à chaque pas pour calculer l'endroit exact où poser le pied. A un certain moment, il eut le choix entre deux routes, l'une à droite, l'autre à gauche. Il préféra la gauche, plus difficile pourtant, parce qu'elle comportait moins de noir. C'est ce noir, surtout, qui l'effrayait. D'un rapide coup d'œil, il mesura le chemin parcouru. Impossible de reculer maintenant, le plus difficile était fait, presque la moitié. Inutile de tenter une fuite en sautant de côté, le tapis était trop large. Non, il fallait continuer coûte que coûte. Mais devant tout ce rouge et ce noir qui lui restait à vaincre, il fut pris de panique ; la même folle terreur au creux de la poitrine que l'an dernier, à Pâques, quand il s'était égaré dans le coin le plus sombre d'un bois.

Allons, encore un pas. Il posa le pied sur le seul petit morceau de jaune à sa portée. Cette fois, à peine un centimètre le séparait d'un abîme noir. Non, il ne le touchait pas, il en était sûr, il voyait bien le mince filet jaune au bout de sa semelle. Pourtant, comme s'il avait senti l'approche de l'ennemi, le serpent ondula, dressa sa tête cruelle aux petits yeux brillants, prêt à mordre au moindre frôlement.

« Je ne vous touche pas ! Il ne faut pas me mordre ! Vous voyez bien que je ne vous touche pas ! »

◀ Roald Dahl, *Bizzare, Bizzare !*, Gallimard, Paris, 1997

Variante B

- *Lis le texte* Le réveille-matin.

En respectant la structure du texte, imagine et écris une histoire similaire mais avec un objet différent.

LE RÉVEILLE-MATIN

Aurais-je pu croire qu'acheter un réveille-matin transformerait ma vie jusqu'à paisible, en un douloureux cauchemar ?

Les premiers jours : rien à signaler. Il accomplissait sa tâche avec exactitude. A l'heure fixée, il venait heurter son petit marteau à la porte de mon sommeil. J'aurais dû me méfier : la ponctualité des serviteurs leur est un moyen de subjuguement des maîtres. Je devais l'apprendre.

Je n'avais pas le lever prompt. La séparation d'avec la chaleur de mon lit m'était difficile. Cette lenteur expliquerait, je pense, pourquoi mon réveille-matin prit sur lui de sonner avant l'heure déterminée. Ce geste devint une habitude désagréable ; je la supportai plus facilement que d'autres subséquentes.

Bientôt, il n'accepta plus que les lampes soient allumées au-delà d'une certaine heure. Si ma femme et moi outrepassions sa volonté, le réveille-matin sonnait frénétiquement. De plus il ne souffrait pas notre lecture au lit : sans doute savait-il que nos livres nous mèneraient fort tard dans la nuit. Dès que ma main se tendait vers un volume, il sonnait à rendre l'âme.

Devais-je voir là des preuves de son attachement pour moi ? Aimait-il son maître au point de tenir à lui assurer d'excellentes nuits, et ainsi préserver sa santé ? Était-ce une façon de m'aimer que de surveiller, le matin, mon habillage et de sonner si par hasard ma cravate ou ma chemise ne lui plaisait pas ? M'était-il dévoué au point de souhaiter que je sois l'homme le mieux vêtu de la ville ? Je le crus un moment jusqu'à ce qu'il se passe dans ma maison quelque chose d'extraordinaire.

Nous étions au lit. Machinalement, mon bras s'allongea pour enserrer l'épaule de ma femme. Le réveille-matin se lança dans une éclatante diatribe sonore. Je pressais le bouton d'arrêt, j'avancais, je reculais les aiguilles ; il sonnait, sonnait, sonnait, de plus en plus fort... Toutes les sonneries d'alarme de Londres réunies n'auraient pas fait un semblable vacarme. Je saisis le réveille-matin et le projetai par la fenêtre.

Était-il éternel, ce réveille-matin ? Son mécanisme était-il indestructible ? Loin de s'être tue, sa colère hurlait de plus en plus belle. Tout autour, les fenêtres s'allumaient et claquaient. Les protestations grondaient. Je me précipitai vers l'ascenseur. Entre mes mains, il fut secoué comme d'un rire, puis il se tut.

Quelques semaines plus tard, ma femme et moi célébrions un anniversaire de mariage. Pour cet événement, et parce que j'aime ma femme presque autant que moi-même, je lui avais acheté un collier. Elle en était ravie. Ses mains tremblantes de joie le passèrent à son cou. Qu'entendis-je ? La voix du réveille-matin irrité. Allait-il se taire ? Je le secouais, je le frappais contre la table, je tournais en tous sens ses aiguilles. Sa colère demeurait égale, aiguë : une effroyable torture. Ma femme eut alors l'idée d'enlever son collier et de le passer au cou du réveille-matin. Il se tut.

Hélas ! la ruse géniale de ma femme s'avéra dans la suite avoir été une erreur. Elle avait donné au réveille-matin l'amour des cadeaux.

Je dus m'oublier, oublier ma femme et disperser mon salaire en petits présents pour mon réveille-matin. Si je ne pliais pas à ce rituel de la bonne entente, je devais subir l'avalanche carillonnante ; de même si le présent lui était d'intérêt moindre.

A ce rythme-là, il ne se passerait guère de jours avant que je ne dusse offrir à mon réveille-matin une voiture-sport. J'avais d'ailleurs vendu la mienne pour m'acheter une bicyclette.

L'heure vint où il la réclama. C'en était trop ! C'en était trop !

– Ma femme, ordonnai-je hors de moi, va me jeter cet infâme réveille-matin au fond du fleuve.

Elle n'est pas revenue.

◀ Roch Carrier, *Jolis deuils*, coll. Contes 10/10, Stanke, Paris, 1999

- *Aide-toi de cette fiche de vocabulaire, que tu peux compléter, pour rédiger ton portrait réaliste.*

1. Formes du visage

Allongé, rond, carré, ovale, anguleux, chevalin, poupin, maigre, mince, sec, osseux, symétrique ...

2. Aspects du visage

Emacié, décharné, ridé, fané, plissé, parcheminé, bouffi, joufflu, empâté...

3. Teint

Rose, frais, coloré, rouge, rubicond, empourpré, blanc, blafard, blême, terne, jaune, bruni, bronzé, cuivré ...

4. Expressions du visage

Aimable, souriant, avenant, éveillé, radieux, rayonnant, hermétique, impénétrable, antipathique, maussade, mélancolique, mécontent, furieux...

5. Cheveux

Longs, courts, ras, frisés, bouclés, ondulés, lisses, ébouriffés, hirsutes...

6. Oreilles

Petites, décollées, en chou-fleur...

7. Menton

Pointu, carré, fuyant, à fossette, rond...

8. Cou

Long, trapu, épais...

9. Front

Haut, large, droit, plissé, bas, fuyant...

10. etc.

- Lis ce portrait de Dracula.
- Souligne dans le texte les éléments le rendant fantastique.

LE PORTRAIT DE DRACULA

C'était, en vérité, la première occasion qui m'était donnée de pouvoir bien l'observer, et ses traits accentués me frappèrent.

Son nez aquilin lui donnait véritablement un profil d'aigle ; il avait le front haut, bombé, les cheveux rares aux tempes mais abondants sur le reste de la tête ; les sourcils broussailleux se rejoignaient presque au-dessus du nez, et leurs poils, tant ils étaient longs et touffus, donnaient l'impression de boucler. La bouche, ou du moins ce que j'en voyais sous l'énorme moustache, avait une expression cruelle, et les dents, éclatantes de blancheur, étaient particulièrement pointues ; elles avançaient au-dessus des lèvres dont le rouge vif annonçait une vitalité extraordinaire chez un homme de cet âge. Mais les oreilles étaient pâles, et vers le haut se terminaient en pointe ; le menton large, annonçait, lui aussi, de la force, et les joues, quoique creuses, étaient fermes. Une pâleur étonnante, voilà l'impression que laissait ce visage.

J'avais bien remarqué, certes, le dos de ses mains qu'il tenait croisées sur ses genoux, et à la clarté du feu, elles m'avaient paru plutôt blanches et fines. Mais maintenant que je les voyais de plus près, je constatais, au contraire, qu'elles étaient grossières : larges, avec des doigts courts et gros. Aussi étrange que cela puisse sembler, le milieu des paumes étaient couverts de poils. Toutefois, les ongles étaient longs et fins, taillés en pointes. Quand le comte se pencha vers moi, à me toucher, je ne pus m'empêcher de frémir. Peut-être son haleine sentait-elle mauvais ; toujours est-il que mon cœur se souleva et qu'il me fut impossible de le cacher. Le comte, sans aucun doute, le remarqua, car il recula en souriant d'un sourire qui me parut de mauvais augure et qui me laissa encore mieux voir ses dents proéminentes. Puis il alla prendre sa place près de la cheminée. Nous restâmes un bon moment sans parler...

◀ Bram Stoker, *Dracula*, Coll. J'ai lu, Paris, 1993

- Lis les extraits suivants qui sont tirés d'une nouvelle de Maupassant intitulée *Apparition*.

Un ami du marquis de La Tour-Samuel le charge d'aller récupérer des papiers dans la chambre de son épouse, morte peu de temps auparavant.

Le passage commence au moment où le marquis vient d'entrer dans la chambre et s'est installé devant le secrétaire.

Je m'écarquillais les yeux à déchiffrer les suscriptions, quand je crus entendre ou plutôt sentir un frôlement derrière moi. Je n'y pris point garde, pensant qu'un courant d'air avait fait remuer quelque étoffe. Mais, au bout d'une minute, un autre mouvement, presque indistinct, me fit passer sur la peau un singulier petit frisson désagréable. C'était tellement bête d'être ému, même à peine, que je ne voulus pas me retourner, par pudeur pour moi-même. Je venais de découvrir la seconde des liasses qu'il me fallait ; et je trouvais justement la troisième, quand un grand et pénible soupir, poussé contre mon épaule, me fit faire un bond de fou à deux mètres de là. Dans mon élan, je m'étais retourné, la main sur la poignée de mon sabre, et certes, si je ne l'avais pas senti à mon côté, je me serais enfui comme un lâche.

Une grande femme vêtue de blanc me regardait, debout derrière le fauteuil où j'étais assis une seconde plus tôt.

Une telle secousse me courut dans les membres que je faillis m'abattre à la renverse ! [...] Je ne crois pas aux fantômes ; eh bien ! j'ai défailli sous la hideuse peur des morts, et j'ai souffert, oh ! souffert en quelques instants plus qu'en tout le reste de ma vie, dans l'angoisse irrésistible des épouvantes surnaturelles.

Si elle n'avait pas parlé, je serais mort peut-être ! Mais elle parla ; elle parla d'une voix douce et douloureuse qui faisait vibrer les nerfs. Je n'oserais pas dire que je redevins maître de moi et que je retrouvai ma raison. Non. J'étais perdu à ne plus savoir ce que je faisais ; mais cette espèce de fierté intime que j'ai en moi, un peu d'orgueil de métier aussi, me faisaient garder, presque malgré moi, une contenance honorable. Je posais pour moi, et pour elle sans doute, pour elle, quelle qu'elle fût, femme ou spectre. Je me suis rendu compte de tout cela plus tard, car je vous assure que, dans l'instant de l'apparition, je ne songeais à rien. J'avais peur.

La femme demande au marquis de la peigner.

Pourquoi ai-je fait ceci ? Pourquoi ai-je reçu en frissonnant ce peigne, et pourquoi ai-je pris dans mes mains ses longs cheveux qui me donnèrent à la peau une sensation de froid atroce comme si j'eusse manié des serpents ? Je n'en sais rien.

[...]

Je la peignai. Je maniai je ne sais comment cette chevelure de glace. Je la tordis, je la renouai et dénouai, je la tressai comme on tresse la crinière d'un cheval. Elle soupirait, penchait la tête, semblait heureuse.

Soudain elle me dit : « Merci ! » m'arracha le peigne des mains et s'enfuit par la porte que j'avais remarquée entrouverte.

Resté seul, j'eus, pendant quelques secondes, ce trouble effaré des réveils après les cauchemars. Puis je repris enfin mes sens ; je courus à la fenêtre et je brisai les contrevents d'une poussée furieuse.

Un flot de jour entra. Je m'élançai sur la porte par où cet être était parti. Je la trouvais fermée et inébranlable.

Alors une fièvre de fuite m'envahit, une panique, la vraie panique des batailles. Je saisis brusquement les trois paquets de lettres sur le secrétaire ouvert ; je traversai l'appartement en courant, je sautai les marches de l'escalier quatre à quatre, je me trouvais dehors je ne sais par où, et, apercevant mon cheval à dix pas de moi, je l'enfourchai d'un bond et partis au galop.

◀ Guy de Maupassant, *Apparition*, in *Contes et nouvelles*, Tome II, Ed. Gallimard, 1974

3

- *En suivant le texte que tu viens de lire, note dans le tableau ci-dessous ce que le personnage perçoit, ce qu'il ressent et les réactions que cela provoque en lui. Tu peux reformuler légèrement le texte.*

Lignes	Perceptions	Sentiments	Réactions
1 à 11			
12 à 27			
28 à 37			
38 à 47			

Une jeune journaliste tombe en panne de voiture alors qu'elle fait un reportage sur les légendes propres à certaines contrées reculées.

- *Insère, aux endroits demandés, des indications concernant les effets que les événements ont sur elle (sentiments, sensations, réactions physiques...)*

Cela faisait maintenant longtemps que le soleil avait disparu derrière les collines. C'était l'heure qu'on dit entre chien et loup. L'endroit était si retiré que je n'avais guère de chance de voir arriver âme qui vive. Fallait-il essayer de revenir sur la grand-route, à plus de cinq heures de marche, ou traverser rapidement la forêt pour rejoindre le village de l'autre côté ? En marchant vite, je pouvais y être en moins de deux heures et, là au moins, je trouverais sans aucun doute de l'aide. Bien sûr, il y avait ces histoires étranges qu'on racontait sur la forêt. Mais je n'allais pas croire de telles sornettes !

Comme le jour déclinait rapidement, je n'hésitai pas un instant, pris la lampe de poche que j'avais toujours dans ma voiture et m'engageai sur le sentier menant au village.

Je marchais depuis une demi-heure environ lorsque je dus m'arrêter pour rattacher un de mes lacets de chaussure. Le silence qui régnait autour de moi me frappa subitement. Une lune presque ronde s'était levée, diffusant une lueur blafarde entre les troncs noirs. Bien qu'il n'y eût aucun souffle d'air, la cime des arbres oscillait légèrement, dessinant dans la pénombre des ombres mouvantes.

Sans m'attarder plus longtemps, je me remis en route. Mais, au bout de quelques pas, je m'arrêtai à nouveau. J'étais sûre d'avoir entendu un bruit, une sorte de glissement furtif, là, juste derrière moi.

Je me retournai brusquement et une grosse chauve-souris vint me frôler les cheveux de son battement d'ailes précipité.

J'avais de la peine maintenant à distinguer l'étroit sentier. On aurait dit que les arbres s'étaient rapprochés et leurs silhouettes tortueuses prenaient un air menaçant.

je m'obligeais à avancer à la seule lumière de la lune, car la lampe de poche m'aurait éblouie.

Il me semblait marcher ainsi presque à tâtons depuis des heures quand je sentis tout à coup comme une griffe me lacérer le bras.

Ce n'était qu'une branche qui dépassait sur le chemin. Je me sermonnai intérieurement. Comment pouvais-je me laisser aller ainsi au produit de mon imagination ...

Quelques instants plus tard, pourtant, je perçus à nouveau le bruit. Non ! Cette fois il ne s'agissait plus d'un glissement furtif ! Les branches craquaient comme sous le poids d'un corps. J'en étais sûre, on me suivait, homme ou animal, je ne savais mais c'était là tout près...

J'essayai de courir _____

Un hurlement sinistre déchira soudain le silence. _____

je glissai à terre et perdis conscience.

- Classe les énoncés suivants en « certains » ou « incertains ».
- Souligne les éléments qui rendent incertains les énoncés que tu as mis dans la colonne de droite.

	Certains	Incertain
1. Dracula voit que Johnatan Harker lui échappe.		
2. Johnatan Harker ne reviendra sûrement pas des Carpates.		
3. « Où suis-je ? Qui m'attend derrière cette porte ? La mort peut-être... »		
4. L'ombre s'avance sur les collines roumaines qu'elle engloutit lentement.		
5. Le comte Dracula aurait été tué lors d'une expédition scientifique.		
6. Il affirme qu'on ne le reprendra plus deux fois.		
7. « Je ne crois pas que j'y arriverai. La menace me semble terrible et le château, à ce qu'il paraît, est bâti sur un rocher escarpé ».		
8. Le vampire se serait enfui par le souterrain.		
9. Johnatan Harker a certainement suivi ce chemin.		
10. Le comte doit avoir loué une maison dans les environs de Londres.		
11. Mina Harker a vu Dracula à l'Opéra.		
12. Les vampires peuvent avoir fondé une école secrète.		
13. Johnatan aura pris le train hier.		
14. Il est probable que Dracula vit toujours.		
15. A en croire certains livres, il existe une école de vampires.		

- **Souligne dans ces brefs extraits de nouvelles, les mots ou éléments qui créent l'incertitude.**

1. – Quel âge paraissait avoir cet homme ? lui demanda le bailli.

– De quarante à cinquante ans, monsieur... C'était un homme énorme, avec des favoris noirs... ou bruns... je ne sais pas au juste... le nez long... les yeux verts.

◀ Erckmann-Chatrian, *La montre du doyen*.

3

2. Je ne vis partir ni revenir le serveur, du moins je ne me souviens guère, mais la choucroute se trouva placée sur la table, énorme, splendide, dressée sur un gigantesque plat d'étain frotté, bardée de lards épais, étayée de saucisses dorées, flanquée de puissantes tranches de jambon et de rôti.

◀ Jean Ray, *La Choucroute*.

3. Il semblerait, à ce que l'on prétend, que les esprits des morts perdent d'année en année de leur vitalité, de leur consistance, qu'ils maigrissent, se rapetissent, se font toujours plus chétifs, anémiés, pour finir par se dissoudre complètement.

◀ Dino Buzzati, *Palpitations à minuit : il y a un fantôme dans la grange*.

4. Pour être plus précis le songe a dû me prendre aux premières heures du matin, au moment précis où, devant la porte de ma chambre ...

◀ Luigi Pirandello, *Effets d'un songe interrompu*.

5. Mon Dieu ! Mon Dieu ! Je vais donc écrire enfin ce qui m'est arrivé ! Mais le pourrai-je ? L'oserai-je ? Cela est si bizarre, si inexplicable, si incompréhensible, si fou !

◀ Guy de Maupassant, *Qui sait ?*

6. Donc hier — était-ce hier ? — oui sans doute, à moins que ce ne soit auparavant, un autre jour, un autre mois, une autre année, — je ne sais pas. Ce doit être hier pourtant, puisque le jour ne s'est pas levé, puisque le soleil n'est pas reparu. Mais depuis quand la nuit dure-t-elle ? depuis quand ?... Qui le dira ? qui le saura jamais ?

◀ Guy de Maupassant, *La Nuit*.

- Récris le bref fragment ci-dessous en y insérant différentes marques pour montrer l'incertitude du personnage.
N'hésite pas à modifier certains passages afin de créer plus de suspense.

Il était onze heures du soir. Je m'étais assoupi en lisant près du feu, lorsque la porte d'entrée s'ouvrit. Quelqu'un pénétra dans la maison. Pourtant j'avais fermé la porte à clé avant de m'installer au salon. J'eus très peur et je n'osai bouger de mon fauteuil. Cinq minutes s'écoulèrent sans que rien ne se passât. Tout était à nouveau calme. J'avais rêvé.

A peine avais-je repris ma lecture que le plancher craqua juste derrière moi. Au même moment, la lumière faiblit et je sentis la main froide d'un homme m'effleurer la nuque...

3

- *Ta dernière activité consiste à reprendre la production initiale, l'améliorer et la récrire en tenant compte de tout ce que tu as acquis durant cette séquence didactique. Evidemment tu disposes de toutes les fiches et des ouvrages de référence nécessaires. Tu travailleras en outre avec la grille d'évaluation que nous te proposons ci-dessous.*

GRILLE PERSONNELLE D'ÉVALUATION

3

Critères pour un récit fantastique	OUI	NON	A améliorer
1. L'histoire est cohérente.			
2. Le cadre de l'histoire (lieu, époque, personnage) est montré comme bien réel.			
3. Un phénomène irrationnel se produit dans ce cadre.			
4. Un climat angoissant est créé.			
5. Les sentiments, sensations, réactions du personnage sont bien montrés.			
6. Le doute du personnage est marqué par différents procédés.			
7. L'hésitation du lecteur est maintenue jusqu'au bout.			
8. L'originalité est recherchée.			
Critères généraux pour l'écriture d'un texte : ces critères sont discutés et choisis en collaboration avec le maître. Tu les noteras ci-dessous.			
1.			
2.			
3.			
4.			
5.			
6.			
7.			